

La fondation du *Keneder Odler*

Hirsch Wolofsky

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wolofsky, H. (2013). La fondation du *Keneder Odler*. *Moebius*, (139), 105–110.

HIRSCH WOLOFSKY

La fondation du Keneder Odler

Quelques semaines avant le lancement du *Keneder Odler*, un imprimeur local avait mis sur le marché un hebdomadaire yiddish dont l'allure s'apparentait à celle d'une circulaire, et qui avait plu au public lecteur. Ceci acheva de me convaincre que la création d'un véritable journal juif à Montréal était devenue nécessaire, et à cette fin, je pris la décision de convoquer quelques personnes à une réunion. La rencontre eut lieu au domicile de feu Wilanski, lequel aurait dû être un expert puisqu'il possédait déjà les droits de distribution dans la ville du *Yidishes Tageblatt* de New York. Comme nous n'allions pas tarder à l'apprendre toutefois, sa compétence en la matière se limitait à coller à la main les adresses sur les journaux – et il existe des façon de faire bien plus efficaces.

Sept individus assistèrent à la rencontre en question, et au cours de discussions ultérieures, cinq d'entre eux se mirent d'accord, après le départ de deux des partenaires pressentis, pour investir chacun mille dollars dans l'affaire. Avec cette somme de cinq mille dollars, avancée par les associés, nous pûmes entreprendre de publier un journal hebdomadaire. C'est le rabbin Glazer de Montréal qui proposa le nom de *Keneder Odler* [L'aigle canadien], que nous avons conservé jusqu'à aujourd'hui, et un mois plus tard on installait au 508 du boulevard Saint-Laurent la première linotype yiddish au Canada.

À part moi-même, les premiers actionnaires furent Wilanski, *olevhasholem*, Sam Greenford, Jacob Lecker et Sam Sternklar. Avec le millier de dollars avancé par chacun, ce qui faisait au total un capital de cinq mille dollars, nous avons enfin pu sortir de presse un journal.

Quand je repense à cette période et réfléchis à ce que ce montant représente aujourd'hui pour une entreprise de presse moderne, je me prends à sourire. Nous étions alors tous dans la position d'un nageur qui se décide à traverser une rivière et qui ignore à quels dangers il doit faire face. Il est vrai qu'à part monsieur Sternklar, qui aurait bien été le dernier à vouloir nous abandonner, les autres personnes mentionnées plus haut n'avaient pas nécessairement l'audace requise pour gravir la montagne jusqu'à son sommet. En fin du compte, il revint à l'auteur de ces lignes d'affronter les flots agités et de mener le *Keneder Odler* à bon port.

Nous avions prévu que le premier numéro, sous la direction de Mikael Aronson, sortirait de presse le 7 août (1907). Notre premier *type-setter*, Meir Kastof, que nous avions recruté à New York et qui est aujourd'hui un excellent ouvrier, mit toutefois tant de temps à s'habituer à la machine que le journal ne vit le jour que le 30 août. Tandis que les pages enfin composées prenaient le chemin de l'imprimerie Herald, il ne nous restait déjà plus rien des cinq mille dollars que nous avions investis dans l'entreprise. En fait, nous avons chacun dû avancer cinquante dollars pour régler l'impression du numéro initial et pour payer les salaires de la semaine.

C'est au moment où nous avons enfin déposé les plaques du journal à l'imprimerie Herald que j'ai commencé à entrevoir dans quel cauchemar je m'enfonçais. J'ai alors pu voir de mes propres yeux la machinerie lourde qui était nécessaire pour publier un journal et, sachant que notre petit capital de départ avait déjà été dissipé, j'ai été frappé d'un sentiment de désespoir. Un incident comique se produisit alors qui me fit toutefois oublier momentanément le sérieux de la situation : quand les ouvriers fixèrent les pages à la presse et mirent l'impression en marche, il arriva quelque chose de tout à fait incongru : le journal sortait la tête à l'envers, la première page devenant la dernière et la dernière figurant en premier¹. Et plus les pressiers s'activaient et pis c'était, jusqu'à ce que je mette la main sur le plan d'impression, dont se moquaient les *goyim*, mais qui me semblait correct. J'ordonnai alors spécifiquement aux ouvriers d'installer les

plaques à l'inverse de la façon habituelle. « Où se trouve la première page, insistai-je, placez la dernière page de notre journal, et ainsi de suite », et quand les presses se remirent à tourner, il nous a finalement été donné d'assister à la naissance du premier numéro du *Keneder Odler*.

Quand nous avons ramené à la rédaction les copies imprimées du journal, déjà une foule de gens attendaient de pouvoir s'en procurer un exemplaire. On s'arracha littéralement ce numéro, et l'enthousiasme avec lequel le public s'empara du premier journal yiddish à paraître au Canada nous encouragea à prévoir d'autres étapes dans la vie de cette publication.

Nous n'avons pas tardé à recevoir une deuxième machine à linotype de New York, et notre seul souci alors était de trouver le moyen de réduire le déficit de l'entreprise.

Après la parution du troisième numéro, nous avons tenu une réunion au cours de laquelle les personnes présentes suggérèrent d'abandonner toute tentative de poursuivre la publication du journal. Comme j'avais été le seul à m'opposer à cette proposition, je pris sur moi de libérer mes associés de leurs obligations et continuai seul pour ce qui est des numéros subséquents, à cette seule différence qu'ils sortiraient maintenant deux fois par semaine au lieu d'une.

C'est alors que M. Carl Rosenberg se mit en tête d'ériger un édifice neuf, qui devint de fait le deuxième que nos bureaux de rédaction occuperaient. Il me proposa tout simplement de construire un local adapté à nos besoins, et, en échange de toutes les parts disponibles dans l'entreprise et de garanties sur ma résidence, il s'engagea à nous financer jusqu'à concurrence de 10 000 \$, somme qui serait employée à transformer en un quotidien notre bihebdomadaire. Je souris aujourd'hui quand je me rappelle que 34 ans plus tôt, je me suis retrouvé avec une petite imprimerie et un capital de 10 000 \$, et comment j'avais investi jusqu'à mon dernier sou afin de lancer un quotidien, ce après avoir connu des difficultés à soutenir un hebdomadaire ou un bihebdomadaire.

Avant de confier au lecteur ce qui concerne les débuts de notre édition quotidienne, je m'en voudrais d'omettre quelques épisodes qui ont trait à la période précédente.

Un matin, comme nous ne pouvions acquitter nos factures, la compagnie de gaz vint couper l'alimentation de gaz et d'électricité. Nous étions alors complètement à sec sur le plan financier. Les bureaux de la rédaction se trouvaient de surcroît occupés à répondre aux demandes pressantes d'immigrants nouvellement arrivés, et dans ce tumulte causé par mes propres problèmes et ceux d'autrui, je perdis tout à coup l'usage de la parole et restai complètement muet. Cela jeta la consternation parmi les personnes présentes et on me transporta sur-le-champ à l'Hôpital général.

Quand j'appris que de l'avis des médecins cet état ne durerait que quelques heures, et que je retrouverais sous peu mes facultés, je me sentis aussitôt soulagé. Le premier mot d'esprit que je confiai à mes amis venus m'accompagner à l'hôpital fut : « Le journal est privé de ses ressources, de son élan et de ses moyens d'expression (*powerless, penniless oun speechless*). »

J'ai encore en mémoire un autre incident qui concerne cette fois le regretté Jacob Lecker. Ce dernier fit la remarque, un jour où nous manquions de charbon (pour nous chauffer), qu'il serait bien inutile d'acheter une tonne de ce combustible, car à son avis le journal ne durerait pas assez longtemps pour la consommer en entier. C'est ainsi qu'il préférait nous porter le charbon chaudière par chaudière, afin de nous éviter d'en acheter une quantité importante. De toute façon, il quitta le *Keneder Odler* avant que nous puissions nous payer le luxe de nous approvisionner sur une plus grande échelle.

Nous avions à cette époque un comptable qui gagnait un salaire de 25 \$ par semaine. Un jour, il m'offrit de régler ses gages du mois entier pour seulement 50 \$, tant il était certain que nous ne pourrions tenir plus longtemps. Le mois suivant, il préféra ne pas procéder de la même façon car entre-temps il s'était convaincu, nous expliqua-t-il, que la détermination et l'énergie dont faisait preuve l'auteur de ces lignes rendaient tout possible comme par enchantement. Comment comprendre, en effet, que le journal ait survécu, prétendait-il, sinon en évoquant une série de miracles (*nisim*). Ce comptable resta avec nous suffisamment longtemps pour voir la rentabilité du *Keneder Odler* assurée.

Le coût de revient à ses débuts de l'édition quotidienne du journal pendant toute une semaine ne couvrirait même pas aujourd'hui le prix du tirage pour un seul numéro, cela même en excluant les charges relatives à l'achat du papier. Le linotypiste, la secrétaire et les rédacteurs ne tardèrent pas toutefois à être remplacés. Mikael Aronson céda ainsi sa place à Vohliner, puis Wortsman pris son poste, puis Reuben Brainin et enfin, H. Hirsch. Aujourd'hui, notre salle de rédaction peut se comparer avantageusement à celle de n'importe quel quotidien juif important, autant pour ce qui est du travail de ses journalistes montréalais, que pour ce qui concerne ses correspondants étrangers.

En 1912, alors que notre journal était publié depuis cinq ans déjà, se produisit à Montréal un boom immobilier qui eut pour conséquence de soutenir financièrement le *Keneder Odler*, et de lui permettre de se maintenir jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cette hausse du prix des immeubles dans la ville permit de couvrir largement le coût de publication du journal, à tel point que je pus rembourser à monsieur Rosenberg, à l'expiration de notre entente, la totalité de son investissement et que je demeurai ainsi dans les faits le seul propriétaire de l'entreprise.

La guerre modifia à nouveau la situation financière du *Keneder Odler*, et c'est Sir Mortimer B. Davis (à cette époque toujours privé de son titre) qui vint soutenir le journal en lui avançant un maigre 15 000 \$. Ce faisant, il exigea de la publication qu'elle révise ses politiques éditoriales, à défaut de quoi il menaçait de retirer non seulement son appui mais ses capitaux, ou alors de fermer l'entreprise.

Je dus à ce moment mettre en œuvre des moyens exceptionnels pour faire reposer le journal sur des bases plus solides. Le prix du *Keneder Odler* fut porté à trois sous l'exemplaire, soit un peu plus que la hausse spéciale imposée aux éditions paraissant pendant la guerre, et l'on put entrevoir le moment où il serait enfin possible de rembourser le prêt de Sir Mortimer Davis (qui entretemps avait été anobli). Une fois la dette effacée en 1918, le *Keneder Odler* commença à imprimer une édition du Talmud, ce qui fit beaucoup pour la réputation du

journal et pour celle de tout le judaïsme canadien. Même si l'aventure s'avéra finalement un échec sur le strict plan financier, le travail en ce sens donna l'occasion à notre entreprise et aux Juifs de Montréal de se tailler une réputation partout à travers le monde, où notre édition du Talmud devait aboutir.

Hirsch Wolofsky, «La fondation du *Keneder Odler*», *Mayn lebns rayze. Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal*, Sillery, Septentrion, p. 123-128. Traduction de Pierre Ancil.

1. Ceci était dû au fait que le yiddish se lit de droite à gauche, et donc dans le sens contraire à celui des langues occidentales.